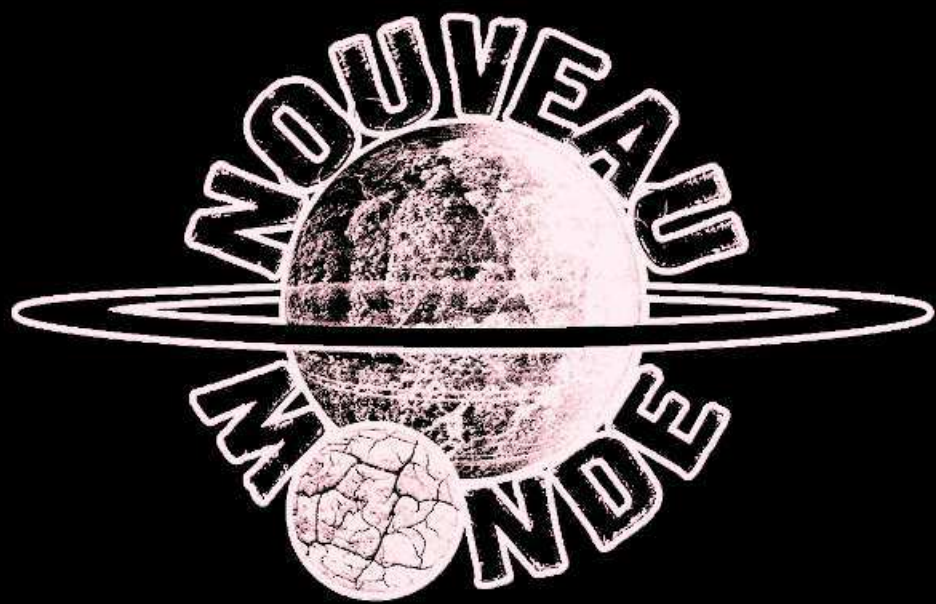


CLASSE



MORT



nouvelle extraite de NOUVEAU MONDE n°9



MARS 2016

HISTOIRES
À FAIRE PEUR



Novel 2016



Classe de mort

Frédéric Livyns

<http://www.livyns-frederic.com/>

Illustration

Karin Waeles

<https://www.facebook.com/kwcrayonnages/>



Karl arrêta l'Audi au coin de la rue et, désignant le trottoir de gauche, déclara à sa passagère :

– C'est juste là.

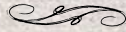
Léa regarda le point indiqué. L'énorme bâtiment aux façades noircies semblait s'ériger telle une masse de ténèbres compactes au creux de la nuit. Même la lumière tremblotante du réverbère en face semblait incapable de percer cette obscurité. Le muret endommagé, surmonté de grilles rouillées, interdisait l'accès à ce qui fut jadis une école.

– Tu es toujours partante ? demanda Karl en scrutant le visage circonspect de son amie.

– Bien sûr, déclara cette dernière sans entrain.

– On y va alors, déclara-t-il en ouvrant sa portière. Le matériel est dans le coffre.

Léa sortit à son tour du véhicule et referma la portière en prenant bien soin de ne pas la laisser claquer. Comme si elle craignait de réveiller quelque chose. Une chose tapie dans les ténèbres.



Bastien se faufila à sa place, au fond de la classe, et jeta un regard à Bernard, son compagnon de pupitre. Le malheureux était blanc comme un linge. Il faut reconnaître que, cette fois, ils étaient passés à deux doigts de la catastrophe. Comme à l'accoutumée, ils s'étaient dissimulés bien à l'abri des regards importuns à l'arrière du bâtiment scolaire, juste derrière le local du concierge. Depuis maintenant plus d'un trimestre, ils se donnaient rendez-vous à cet endroit pour fumer leur cigarette. Une seule par jour et pour eux trois. A l'institut Saint-Jean, il était interdit de fumer. Du moins pour les enfants car le surveillant, Monsieur Richedon, ne se gênait pas pour arborer fièrement sa pipe d'écume et balancer ses nuages de fumée aromatisée au visage des élèves. Était-ce un effet de l'entrée dans leur douzième année ? Toujours est-il que les trois comparses avaient trouvé satisfaction dans le fait de braver cet interdit. À tour de rôle, ils dérobaient tabac et feuillet à leurs parents afin de se rouler maladroitement une cigarette et se la partager. Les premières quintes de toux passées, ils savouraient ce moment. Plus pour l'adrénaline que procurait le risque que pour la saveur du tabac trop sec ou pas assez tassé. Ils connaissaient les risques encourus. On ne badinait pas avec la discipline dans cette école. Ce serait le renvoi définitif, purement et simplement. Sans compter la punition parentale. Et celle-là leur faisait plus peur que tout le reste. Nul doute qu'après la sévère correction qui ne manquerait pas de

leur être administrée, ils auraient les fesses plus rouges que le brûlot de la cigarette. Aussi, quand ils virent se profiler une ombre, à peine à trois pas sur leur gauche, ils jetèrent précipitamment le mégot et coururent se mêler aux autres élèves au centre de la cour. Là, dissimulés par la masse piaillante, ils avaient attendu que la sonnerie signale la reprise des cours, craignant qu'un enseignant ne viennent les alpaguer. Ou alors que le concierge, dont ils avaient vu s'étendre l'ombre, ne vienne leur tirer l'oreille. Mais non ! Aucune de leur crainte ne s'était réalisée. Ce fut donc avec un mélange d'entrain et d'ennui qu'ils regagnèrent la salle de cours. L'entrain d'être sauvés et l'ennui d'assister au cours de mathématiques.



- On y est. Fais bien gaffe où tu poses les pieds.
- Il fait noir comme dans un four ici !
- Je t'avais prévenue, Léa. C'est toi qui as demandé à m'accompagner. Attends, ne bouge pas.

La jeune fille s'immobilisa et laissa son compagnon réajuster sa lampe de casque. Ce dernier avait bougé lorsqu'elle avait enjambé, tant bien que mal, la grille. Peu habituée à ce genre de pratiques, elle sentait encore la douleur dans ses poignets et ses cuisses.

- Voilà, dit l'homme en fixant son visage. Ça va aller ?
- Oui, chuchota Léa.
- T'es pas obligée de parler aussi bas. Il n'y a personne pour t'entendre, tu sais. À part peut-être...
- Quoi ? demanda-t-elle avec une petite pointe d'anxiété.
- Les fantômes, se moqua Karl.

– T'es con ! dit-elle en lui filant une claque sur la poitrine. Et je le suis encore plus de m'être laissé prendre.

– Allez, on continue, dit le garçon en redevenant sérieux.

Il balaya la cour déserte de sa lampe torche. Léa, elle, fixa le point lumineux du réverbère, seule lumière dans les ténèbres qui s'amoncelaient dans cet endroit.



Ils regardaient sans l'écouter Monsieur Carret, le professeur de mathématiques. En voilà un qui portait franchement bien son nom. Il parlait toujours d'une voix monocorde, barbante au possible, sauf lorsqu'il se lançait dans l'explication des figures géométriques. Malheureusement pour lui, rares étaient les élèves qui partageaient sa passion pour les angles, les sinus et les cosinus. Bastien attendit que l'enseignant entreprenne le tracé d'un pentagone pour se tourner vers son ami, placé au pupitre juste derrière. Jules, le fils du boucher. Le gros Jules comme l'appelaient tous les autres enfants. Jamais en face de lui, bien évidemment. Avec ses mains larges comme des pelles à tartes, il était capable de vous faire sauter deux dents d'une seule gifle. Tout le monde le craignait à cause de sa stature, celle-là même qui lui valait ce sobriquet peu flatteur. Mais Jules était un brave gars. Un vrai de vrai. Jamais il ne cherchait la bagarre. Bien au contraire, il évitait les conflits à tout prix. Cette réputation de terreur lui provenait d'une querelle survenue un an auparavant. Un nouvel élève avait voulu se faire une réputation de costaud et avait cherché la cible la plus impressionnante. Celle-là même qui, en cas de victoire, lui vaudrait ce respect teinté de crainte que bon nombre d'adolescents convoitent. En ne cherchant qu'à se défendre des coups que son adver-

saire lui portait, Jules avait fait un vif mouvement du bras qui avait heurté son assaillant en plein visage. Et le belliqueux s'était retrouvé face contre terre avec deux molaires en moins. Depuis, tout le monde craignait le fils du boucher. Et, même si tout le monde le laissait tranquille, il était peiné de cette situation. Il n'avait que peu d'amis mais il s'en contentait aisément. Bastien et Bernard auraient fait n'importe quoi pour lui. Et la réciproque était valable. Les inséparables. Voilà le surnom que leurs parents leur donnaient. Toujours fourrés ensemble que ce soit à l'école ou en dehors. L'un avait besoin d'aide ? Les deux autres accouraient immédiatement, toutes affaires cessantes. Ils étaient amis, à la vie à la mort.

— Monsieur Delsenne !

Bastien sursauta. Il n'avait pas entendu que le professeur s'interrompait. Il se rassit convenablement sur sa chaise et fit face au regard courroucé de l'enseignant. Ce dernier était très sympathique mais il ne supportait absolument pas que l'on bavarde durant son cours.

— Peut-être pourriez-vous expliquer à vos camarades ce qui est si important pour que vous vous permettiez d'interrompre mon cours ?

Bastien garda le silence.

— Rien ? Bien. Venez donc au tableau faire étalage de votre science. Je suppose que les angles n'ont plus aucun secret pour vous étant donné que vous pouvez bavarder sans m'écouter.

Un soupir plus tard, l'élève se leva. Il détestait aller au tableau. Là, devant toute la classe, il allait devoir une nouvelle fois faire la démonstration de ses lacunes en mathématiques. Et il y en avait étant donné que c'était là une

des matières qu'il maîtrisait le moins. Il imaginait déjà les sourires moqueurs de ses compagnons de classe et l'air fâché de Monsieur Carret.

Il passait entre les bancs lorsqu'il trébucha sur un pied tendu. Il s'effondra sur le sol, fit basculer un pupitre en tentant maladroitement de se rattraper, le tout sous les éclats de rires de ses camarades. En se relevant, il croisa le regard hilare de Joseph. Un abruti que Bastien ne supportait pas. Un cancre de la pire espèce et toujours amateur de mauvaise plaisanterie. Un gars sanguin qu'un propos mal placé mettait directement hors de lui. Et, comme sa compréhension était plus que limitée, bien des choses lui semblaient être de la provocation.

— Très drôle, imbécile, murmura si bas Bastien que seul l'interpellé l'entendit.

L'effet escompté ne tarda pas. L'insulté repoussa violemment sa chaise et saisit Bastien par le col, le relevant si vite que le tissu de sa chemise craqua. Voyant cela, ses deux amis s'étaient levés comme un seul homme. L'énorme main de Jules saisit Joseph par les cheveux, lui tirant la tête en arrière.

— Tu le lâches ou je te scalpe, déclara-t-il à la brute.

— Ça suffit ! tonna l'enseignant. Vous vous croyez où ? Je ne tolère pas ce genre de comportement dans ma classe !

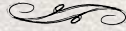
L'échauffourée s'arrêta immédiatement. Les poings se décrispèrent, les visages se fermèrent, les bouches également.

— Filez vous présenter chez le directeur ! Tout de suite !

L'enseignant écumait littéralement de colère. Jamais les élèves ne l'avaient vu dans un tel état. Plus personne

n'osait parler, encore moins sourire. Tous contemplaient, silencieux, l'ire qui s'abattait sur la tête des fautifs.

Les quatre enfants quittèrent la pièce sans demander leur reste. À peine eurent-ils refermé la porte qu'ils entendirent le professeur intimer le silence à la classe.



– C'est ici que se trouvait la conciergerie, déclara Karl.

– Il est noté sur le panneau, dit à son tour Léa. Regarde, on distingue encore quelques lettres.

Karl passa sa main sur le petit panneau de bois et sourit.

– C'est bien ça, déclara-t-il satisfait. Et là, de l'autre côté de la cour, c'était le bâtiment des maternelles. Tu veux aller voir ?

– Je ne sais pas, hésita Léa. Je ne suis plus très sûre de vouloir continuer.

– Tu rigoles, s'exclama Karl avec une petite pointe d'exaspération. On a commencé. Il est trop tard pour reculer. De quoi tu as peur ?

– Ce n'est pas de la peur. C'est juste que c'est assez... malsain comme passe-temps.

– D'abord, ce n'est pas un passe-temps, s'insurgea Karl. L'Urbex est une passion sérieuse. Cela nécessite une bonne préparation et un minimum de connaissance. On ne parle pas de faire des crêpes ou de la broderie !

– Calme-toi, tempéra Léa. Je ne voulais pas te vexer. C'est bon, continuons.

– Et puis, se justifia encore l'homme, on ne fait de mal à personne. Cet endroit est abandonné depuis des années ! Je ne vois pas ce qu'il y a de malsain là-dedans.

– Des enfants sont morts ici, merde ! tempêta Léa. Et, pour toi, on dirait juste qu’il s’agit d’un endroit touristique !

Les deux amis se jaugèrent du regard. Tous deux étaient habités par la colère, pour des motifs différents.

– Écoute, reprit Karl. Si tu ne veux pas continuer, très bien. Je comprends. Tu n’as qu’à m’attendre près de la grille d’entrée et je repasse te prendre lorsque j’ai fini.

– Tu ne crois pas que je vais rester seule ici ? Je préfère encore t’accompagner !

– Très bien. Alors l’affaire est réglée, déclara le jeune homme avec un sourire de satisfaction.

Intérieurement, Léa rageait. Le garçon savait très bien qu’il l’avait eu en jouant sur sa peur. Mais il le paierait tôt ou tard. Elle s’en fit la promesse. Elle garda sa rancœur pour elle en suivant, sans un mot, son compagnon d’aventure.



– Mes parents vont me passer un de ces savons, geignit Bernard en suivant ses compagnons le long du couloir.

– La faute à qui ? lâcha Joseph, amer. Si cet avorton tenait sur ses jambes, cela ne serait pas arrivé.

– Tu sais très bien que c’est à cause de toi si je suis tombé, répliqua Bastien en serrant les poings.

Jules s’interposa entre les deux avant que la situation ne dégénère à nouveau.

– Vous pensez que c’est intelligent de recommencer ? Vous avez envie que la punition soit pire ?

– Le gros n’a pas tort, se moqua Joseph.

– Tu sais ce qu’il te dit, le gros, menaça Jules en faisant un pas en avant.

– C’est bon ! s’exclama Joseph en levant les deux mains en signe de reddition. Je sais que je ne fais pas le poids face à toi.

La moquerie n’échappa pas au fils du boucher qui ne put s’empêcher de faire voler sa main au travers du visage de l’autre. Joseph vola par terre.

– Eh les gars ! Venez voir !

Tous se tournèrent vers Bernard qui se trouvait près des vitres donnant sur la cour.

– Qu’y a-t-il Ber...

La phrase demeura en suspens sur les lèvres de Jules. La vision extérieure rendait toute question superflue. Joseph se releva péniblement et vint rejoindre les trois comparses le long des vitres.

– Qu’est-ce que c’est que ça ? s’exclama-t-il.

– C’est incroyable ! murmura Bernard.

En regardant ses amis, il s’aperçut que la peur qui l’étreignait les avait gagnés également.



Karl s’approcha de la massive double porte de bois. Couvert de langues noirâtres, le bois gardait en son cœur le souvenir de la catastrophe. Une chaîne nouée autour d’un cadenas interdisait l’accès au bâtiment. Le métal avait été gangrené par la rouille. Karl jaugea le cerbère de métal avant de déclarer :

– J’ai ce qu’il faut. Ça ne prendra pas longtemps.

Joignant le geste à la parole, il fouilla dans son sac à dos et en extirpa une pince monseigneur. Deux secondes plus tard, le câble tombait sur le sol dans un bruit métal-

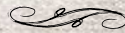
lique. Léa ne put s'empêcher de regarder autour d'elle si le bruit n'avait alerté personne.

Karl abaissa ensuite la poignée et exerça une brève poussée d'épaule contre le battant. Ce dernier s'ouvrit dans un grincement affreux qui résonna longtemps dans l'obscurité.

Devant eux s'ouvrait un large couloir s'enfonçant dans les entrailles du bâtiment.

— Le couloir principal, déclara doctement Karl en s'engageant.

D'un geste de la main, il invita Léa à le suivre.



— Depuis quand il fait nuit ? s'exclama Bastien d'une voix que la peur faisait monter dans les aigus.

— J'en sais fichtrement rien, souffla Jules.

— Retournons en classe ! lâcha Bernard, à deux doigts de la crise de panique. Monsieur Carret pourra peut-être nous expliquer !

Les quatre enfants se précipitèrent au pas de course vers leur salle de cours. Ils s'arrêtèrent d'un seul bloc. Ils restaient figés sur place. La porte gisait au milieu du couloir, éventrée par ce qui semblait être des coups de hache. Sans prononcer un seul mot, Joseph pénétra dans la pièce. Tout y était ravagé. Les murs étaient noirs de suie, les châssis de bois calcinés reposaient sur le sol, des éclats de verre miroitaient sur le carrelage... Les adolescents étaient ébahis devant le spectacle qui s'offrait à leurs yeux.

— Ce n'est pas possible, larmoya Bastien.

– Tais-toi, moucheron ! cria Joseph. Tais-toi !

Son regard luisait comme celui d'un fou sous la clarté lunaire. Bastien se tut immédiatement. Jules et Bernard pénétrèrent à leur tour dans la pièce. Bastien se força à les suivre. Rester seul dans le couloir était au-dessus de ses forces.

– On dirait que tout a cramé, lâcha Jules.

– Ne dis pas n'importe quoi ! glapit Joseph à nouveau.

– Calme-toi terreur, répliqua le fils du boucher. T'as une autre explication ?

– Mais c'est impossible, risqua Bastien. On a quitté cette pièce il y a quoi ? Cinq minutes ?

– Et la nuit dehors ? T'expliques ça comment ? Ce n'est pas plus fou que ce qu'il y a ici.

Tout le monde se tut. Personne ne savait donner une raison valable à ce qui se passait.



Léa suivait Karl le long du couloir. Leurs pas résonnaient étrangement en ce lieu. La jeune fille se dit qu'elle ressentait ce que les premiers archéologues ayant forcé la porte des pyramides avaient éprouvé. Ce sentiment d'isolement, d'excitation, de peur aussi. Elle regardait les armoires de vestiaire éventrées, pliées, tordues. Ce carnage était certainement dû à la chaleur et à la panique.

– Arrête-toi, dit Karl en levant la main.

– Quoi ? T'as entendu quelque chose ?

Elle s'en voulut immédiatement d'avoir formulé cette pensée car son ami la regardait comme si elle était la der-

nière des froussardes. Ce qu'elle n'était assurément pas. Léa aurait pu en remonter à bien des hommes en termes de courage. Pourtant, en cet endroit, les choses prenaient une autre dimension. Tout était amplifié, déformé. Et elle ne pouvait se départir du sentiment que ce qu'ils faisaient étaient mal. Elle avait l'impression de violer un tombeau.

– C'est l'escalier qui mène au premier, dit Karl pour toute réponse.

La jeune femme regarda avec appréhension la volée de marches s'enfonçant dans les ténèbres de l'étage.

– Tu crois qu'on doit y aller ?

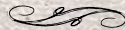
– Bien sûr, dit-il.

Il ne cherchait plus à cacher son exaspération, à présent. Son ton de voix était nettement désagréable. « Super, l'activité en amoureux » pensa Léa malgré elle.

– Je me demande juste si c'est bien prudent. Après tout, le plancher de l'étage pourrait très bien s'effondrer, non ?

– On fera gaffe, se contenta de répondre son ami en commençant à monter les degrés.

Léa soupira et s'engagea dans la montée à sa suite.



Bastien, Bernard, Jules et Joseph erraient entre les pupitres calcinés. Leur regard trahissait leur frayeur et leur désarroi. Ils ne comprenaient pas ce qui arrivait. Dehors, la nuit régnait en maître. À l'intérieur, le chaos avait étendu son ombre. Nul ne parlait. Qu'auraient-ils bien pu dire ? Ils se demandaient où étaient tous les autres. Comment leur classe – et probablement l'école – pouvait être dans cet état ? Bastien contemplait les troussees fondues,

les bics déformés par la chaleur, l'encre absorbée par le bois. C'en était trop pour lui. Il avait envie de crier, de hurler. Mais à quoi cela aurait-il servi ? Il regarda Jules, le visage baigné de larmes, tenir entre ses mains son cahier de cours aux pages noircies s'effritant entre ses doigts. Voir ce colosse, cette force tranquille, pleurer comme un gamin lui fit quelque chose. Jamais il ne l'avait vu verser la moindre larme en huit ans d'amitié, à l'exception du jour de l'enterrement de sa grand-mère. Joseph consolait Bernard qui se tenait sur la petite estrade, la tête entre les jambes. Ses nerfs avaient lâché et des sanglots secouaient son corps. Toutes les rancœurs avaient été mises de côté. Pour une raison que tous ignoraient, ils étaient seuls ici. Tous embarqués dans la même galère sans idée de la destination.

Bastien décida de sortir dans le couloir. Il désirait s'éloigner de cette ambiance sinistre. Quelques mètres en retrait, ce n'était rien du tout. Mais c'était mieux que rien.

Il entendit alors le bruit.

— Chut ! Taisez-vous ! intima-t-il à ses amis.

Jules et Bernard tournèrent vers lui des regards bouffis par les larmes. Joseph, quant à lui, le regardait, interloqué.

— Vous avez entendu ? demanda-t-il encore.

Jules et Bernard s'approchèrent de lui. Seul Joseph resta sur place, croyant peut-être à une mauvaise farce. Mais qui aurait envie de plaisanter dans un moment pareil ?

— On dirait que quelqu'un monte l'escalier, dit Bernard d'une voix tremblante d'émotion.

— Nous ne sommes pas seuls ! s'écria le grand Jules. Merci mon Dieu !

Joseph, intrigué, s'avança vers les trois amis. Juste comme il allait franchir l'embrasure de la porte, il fut arrêté net.

– Qu'est-ce que... murmura-t-il pour lui-même.

Il ne pouvait sortir de la classe. Il tendit le bras devant lui mais sa main fut arrêtée aussi sûrement que si un mur s'était dressé à cet endroit. Un rempart invisible lui permettant de regarder tout à loisir dans le couloir mais l'empêchant de rejoindre les autres. La peur s'empara de lui d'un seul coup. Il sentit son cœur s'emballer, entendit l'afflux sanguin sourdre à ses tempes, ses mains tremblaient.

D'une voix chevrotante, il dit :

– Les gars ! Je suis coincé ! Je ne peux pas sortir !

Les trois garçons tournèrent vers lui un regard exaspéré.

– C'est ça bien sûr, répondit Jules. Prends-nous pour des billes tant que tu y es.

– Non, je vous jure ! Je ne plaisante pas !

En voyant le visage terrifié de Joseph, ils comprirent immédiatement que quelque chose ne tournait pas rond. D'un seul mouvement, ils se dirigèrent vers lui.

– Donne-moi la main, dit Bastien en tendant le bras.

Mais son mouvement à lui aussi fut arrêté net.

– Aïe ! dit-il en se tenant la main endolorie.

– C'est dingue ! souffla Bernard en tâtant la surface invisible. On dirait qu'il y a une paroi !

– Faites-moi sortir d'ici ! glapit Joseph.

– C'est pas possible, s'énerma Jules en se mettant accroupi afin de tâter si le mur invisible se prolongeait bien jusqu'au sol.

Au même instant, une chaise bascula au fond de la classe et tomba sur le carrelage dans un bruit d'enfer. Joseph se pressa le plus possible contre l'obstacle qui le séparait de ses amis.

– Il y a quelqu'un ici ! Geignit-il.

– C'est pas possible, essaya de le calmer Bastien. On en vient. On a fait le tour de la pièce. Il n'y a personne.

Comme pour le contredire, une seconde chaise, un peu plus proche, se renversa à son tour.

– Il y a quelqu'un, merde ! cria Joseph. Faites-moi sortir !

Il martelait l'espace à quelques centimètres du visage de ses amis. Un nouveau siège tomba.

– Il se rapproche ! hurla Joseph, les traits déformés par la terreur.

Comme si cela avait été un signal, les trois garçons dans le couloir se ruèrent contre le mur, donnant des coups de pieds, d'épaules... en vain. Était-ce une impression, une illusion d'optique, ou bien la pièce devenait-elle réellement de plus en plus sombre ? Ils avaient l'impression que, derrière Joseph qui frappait désespérément le vide de toutes ses forces, l'obscurité s'accroissait comme si quelque chose de gigantesque se déployait, absorbant toute la lumière derrière lui. Ils ne pouvaient plus bouger. Encore moins crier. Les chaises demeurées debout se renversèrent toutes d'un coup, les pupitres furent projetés à travers la salle et allèrent s'écraser contre le tableau noir. Des morceaux du plafond se détachèrent et heurtèrent le sol dans un boucan infernal. Joseph hurlait, pleurait, suppliait mais l'ombre continuait de progresser vers lui. D'un geste de sauvegarde purement instinctif, les trois garçons reculèrent d'un pas. Dans un dernier hurlement déchirant, Joseph fut englouti

d'un coup dans le cœur des ténèbres. Ensuite, aussi soudainement qu'elle était venue, l'obscurité reflua.

Retrouvant l'usage du mouvement et de la parole, les trois autres déguerpièrent vers l'escalier en hurlant à s'en déchirer les poumons.



Karl s'immobilisa net. Léa, qui regardait les vitres brisées ou éclatées, ne remarqua pas qu'il s'était arrêté et lui rentra dedans, lui arrachant par la même occasion un juron.

— Pardon, dit-elle.

Karl se tourna, l'index pressé sur les lèvres pour lui demander de garder le silence. Ils restèrent de la sorte, immobiles, avant qu'il ne demande :

— Tu n'as rien entendu ?

La jeune fille, n'osant verbaliser sa réponse, se contenta de secouer la tête.

— On aurait dit le bruit d'un meuble qu'on renverse. Il provenait de là-bas, sur la droite.

Il balaya le couloir du premier étage du faisceau de sa lampe torche. La lumière ne découvrit qu'embrasures ténébreuses, éclats de verre et de bois jonchant le sol...

— J'ai dû rêver, murmura-t-il plus pour lui-même que dans la quête d'une confirmation.

Les deux amis avaient à peine fait deux pas qu'ils se figèrent à nouveau. Ils n'eurent pas besoin de parler pour comprendre que l'autre avait ressenti la même chose. Un courant d'air glacé comme si quelque chose ou quelqu'un d'invisible les avait traversés.

Pour la première fois, Léa put lire plus que de l'inquiétude dans les yeux de son compagnon. D'une voix qui se voulait assurée, il déclara :

— Ce doit être un courant d'air. Avec toutes ces vitres cassées, ce ne serait pas étonnant.

Mais, à sa voix trop haut perchée, Léa sut que le garçon ne croyait pas à sa propre explication. Dehors, la nuit était chaude et lourde. Sans un souffle d'air. Si quelque chose il y avait, cela ne pouvait provenir que de l'intérieur.

Une désagréable sensation d'être prise au piège tenailla soudainement la jeune fille. Impression que vint confirmer le bruit d'une chaise qui tombe de l'autre côté du couloir.

— On n'est pas seul ! souffla Karl. Éteins ta lampe et cache-toi ! Vite !

La jeune fille s'empressa d'obéir et essaya de se dissimuler du mieux qu'elle le pouvait dans le renforcement près des vitres. Karl la rejoignit et se pressa contre elle comme s'il voulait se faire le plus petit possible.



Bastien, Jules et Bernard dévalèrent l'escalier menant au rez-de-chaussée. Au niveau inférieur, ils s'arrêtèrent, hors d'haleine. Jules, courbé en avant, les mains sur les genoux, essayait péniblement de reprendre son souffle. Il était rouge comme une pivoine et soufflait comme un soufflet de forge.

Bernard formula alors la question que pas un seul d'entre eux ne voulait se poser :

— Qu'est-ce qui s'est passé, là-haut ? Quelqu'un a une idée ?

Les amis gardèrent le silence. Personne n'avait la réponse. La seule chose dont ils étaient sûrs était que quelque chose d'énorme avait avalé leur compagnon de classe.

– C'était un imbécile mais il ne méritait pas ça, dit Bastien. Personne ne mérite ça !

– Sympa ton éloge funèbre, grinça Bernard.

– Il faut qu'on sorte! dit Jules. Il est hors de question que je reste ici une seconde de plus ! Non mais regardez-moi ça !

Du doigt, il désignait l'ensemble des vestiaires aux portes métalliques tordues pendant partiellement sur leurs gonds.

Comme si cette vision de cauchemar, celle de trop, avait été le signal de la ruée, ils s'élançèrent vers la sortie. Elle n'était pas très loin. Vingt mètres tout au plus. Quelques secondes à peine pour franchir cette distance. Une petite fraction de temps entre eux et la liberté.

Ils s'élançèrent et s'arrêtèrent net. Ils tombèrent sur leur postérieur. Ils ne verbalisèrent pas ce qui se passait. Ils savaient très bien que c'était la même chose qui s'était produite à l'étage. La porte était grande ouverte, ils pouvaient distinguer clairement la chaîne coupée gisant sur le sol au bas des marches menant à la cour... par acquit de conscience, Jules fonça, épaule en avant, vers le vide solide. Il retomba lourdement sur le sol en gémissant. Il y avait mis toute sa force, tout son désespoir, pour aboutir à l'effrayant constat : ils étaient bloqués à l'intérieur de l'école. Qui ou quoi que ce soit qui désirait les maintenir en cet endroit, pour des motifs qui leur demeuraient inconnus, ils devaient l'affronter. Ils se concertèrent du

regard et, sans prononcer un mot, se dirigèrent vers l'escalier menant au premier.



Après quelques minutes d'attente, comme rien ne se passait, Karl sortit de sa cachette en faisant signe à Léa de le suivre.

Il ralluma sa lampe de casque, en fit de même avec celle de son amie, et rétablit le faisceau de la lampe torche. Il balaya le couloir. Trois portes à droite, quatre à gauche. Toutes ouvertes. Il fit quelques pas en direction de la plus proche.

– T'es malade ! souffla Léa. Qu'est-ce que tu fous ?

– Je veux en avoir le cœur net.

– Net de quoi ? Tu veux te prendre un mauvais coup ? Si ça se trouve, on a dérangé un squatteur ou un drogué ou Dieu sait quoi encore !

Karl hésitait. Il savait très bien que le discours de son amie était celui de la raison. Il réfléchit quelques instants avant de lâcher :

– Je vais quand même jeter un œil.

– Fais comme tu veux, moi je ne bouge pas d'un pouce !

– Je n'en ai pas pour longtemps, dit-il en s'éloignant.

Léa tremblait de rage face à l'imprudence de son ami. Il lui donnait l'impression d'être un petit gamin se laissant emporter par une curiosité malsaine... voire même dangereuse. C'est à ce moment précis qu'elle prit sa décision. Il était bien trop immature pour elle. Elle avait déjà des doutes mais, après les aventures saugrenues de cette nuit et son comportement cavalier envers elle, ils avaient tous

été balayés et remplacés par des certitudes. La rupture était inévitable. Mais elle attendrait quand même d'être bien à l'abri chez elle avant de le lui signifier. Sous l'effet de la colère, il serait bien capable de l'abandonner sur place. Et elle n'avait absolument pas envie de se trouver seule dans cette école abandonnée.

Elle vit Karl entrer dans la première salle à droite. Elle attendit quelque secondes avant d'appeler, à voix basse :

– Karl ?

Aucune réponse. Elle soupira et réitéra son appel. Sans plus de succès. Elle alluma sa lampe torche à son tour. La lumière tremblait au rythme de sa main. Elle avança prudemment, craignant que quelqu'un – un fou ou un drogué – ne sorte en hurlant de la pièce et se précipite vers elle. Toutes sortes de scénarios s'entremêlaient dans son esprit et elle se força à les ignorer. Elle avait vu trop de films d'horreurs et ces histoires, qu'elle trouvait risibles jusqu'à ce soir, surgissaient pour l'effrayer. Et ils ne lui semblaient plus amusants du tout.

Elle arriva à l'embrasure et appela doucement :

– Karl ?

À ce moment, surgissant comme un diable, son ami se dressa devant elle en hurlant comme un fantôme. Elle se retint au dernier moment de lui fracasser la lampe en pleine tête. Elle se contenta de cracher :

– T'es vraiment qu'un abruti.

– Oh ça va. T'es vraiment rabat-joie. Je crois qu'on s'est fait peur tout seul. Il n'y a rien ni personne ici.

– Il y a d'autres pièces...

– Le bruit provenait de celle-ci.

– Tu as l'air bien sûr de toi.

– Ce n'est pas ma première expérience de nuit. Je suis assez expérimenté pour être certain de ce que j'avance.

« Et arrogant en plus » pensa-t-elle. « Décidément, il cumule les qualités... ».

– Il te faut un joli poster ? demanda-t-il en désignant la représentation de la Tour de Pise fixée au mur.

Il ne s'était même pas aperçu de la lassitude et l'exaspération que son amie éprouvait à son égard. Léa l'ignora et fit quelques pas dans la pièce. Il n'y avait rien hormis des chaises brisées et des pupitres renversés. Une trace sur le sol, entre deux rangées, attira son attention. Elle s'accroupit afin de distinguer de quoi il s'agissait avant de se redresser, une main sur la bouche pour étouffer son cri de stupeur.

Alerté, Karl vint se presser derrière elle.

– Qu'est-ce que tu as trouvé ? Demanda-t-il.

Il jeta un œil aux pieds de Léa et dit :

– C'est donc ici que ça s'est passé !

Léa se tourna vers lui, intriguée.

– De quoi tu parles ?

– Rien de spécial. Des racontars.

– C'est quoi cette histoire ?

– Tu veux savoir pourquoi je suis certain qu'il n'y a personne ici ? C'est bien simple. Même les squatteurs et les clochards évitent cet endroit.

– Qu'est-ce que tu racontes encore ?

Il attendit quelques secondes, sourire aux lèvres, avant de déclarer, fier de son petit effet :

– On dit que l'école est hantée.

– Tu déconnes.

– Je te jure. On dit qu'un enfant est mort dans sa classe, carbonisé. Il avait vraisemblablement perdu connaissance car une partie du plafond s'était effondré sur lui.

Léa jeta un œil en l'air et vit le trou de l'étage. Elle n'en revenait pas qu'il lui sorte une histoire pareille. S'il cherchait à l'impressionner, c'était foutu. S'il avait voulu lui faire peur, par contre, c'était réussi. Et elle détestait ça.

– Ce sont des conneries évidemment, reprit-il. D'après les gens, le grand incendie qui a ravagé l'école a fait quatre victimes. Seulement quatre, serais-je tenté de dire. À l'époque, on disait que c'était un miracle qu'il y ait eu aussi peu de victimes. Ça se passait bien avant ma naissance.

– Et ces quatre gosses, on sait qui ils sont ?

– Aucune idée. Et je m'en fous.

– Ton humanité t'honore.

– Ça s'est passé bien avant ma naissance, tu sais. Et donc avant la tienne. Pourquoi ça t'intéresse ?

– Ce n'est pas ça. J'en reviens pas que tu ais été assez bête pour m'emmener dans une école soi-disant hantée et de nuit de surcroît. Qu'est-ce que tu cherchais ? À m'impressionner ?

– Et les trois autres ? demanda-t-elle encore. Ils sont morts où ?

Karl n'eut pas l'occasion de répondre. Un grincement retentit dans le couloir.

- Qu'est-ce qui se passe encore ? Demanda-t-il.
- Ça doit être ton fichu courant d'air, le tança Léa.

Il l'ignora et sortit de la classe, Léa sur les talons. Ils restèrent tous deux interdits devant le spectacle qui s'offrait à eux.

Les portes des classes pivotaient sur leurs gonds, d'un même mouvement. Un ballet de bois et de métal grinçant de concert. Léa sentit son sang se glacer dans ses veines. Elle sursauta et poussa un petit cri lorsque la première porte claqua violemment. Le peu de verre qui restait fiché dans le châssis fut projeté sur le sol.

- On se casse ! dit-elle en attrapant le bras de Karl.

Ce dernier restait figé sur place, tétanisé par la peur. Léa aussi distinguait clairement l'ombre gigantesque qui arrivait vers eux à partir du bout du couloir. Les portes claquaient et se refermaient au fur et à mesure de sa progression.

- Bouge ! hurla-t-elle alors.

Son cri fit sortir Karl de sa léthargie et il courut vers les escaliers, sans prêter attention à Léa qu'il bouscula au passage. Pris de panique, il se moquait bien de ce qui pouvait arriver à son amie.

- Connard ! cria-t-elle avant de courir à sa suite.

Elle jeta un coup d'œil derrière elle et vit que l'ombre progressait rapidement, avalant tout sur son passage. Elle arrivait en haut des escaliers lorsque son faisceau illustra trois visages enfantins.



Bastien, Jules et Bernard s'immobilisèrent face à la nouvelle arrivante. Ils ne l'avaient jamais vue auparavant. Elle était pâle comme si elle avait vu un fantôme. En voyant la masse d'ombre qui grouillait derrière elle, ils comprirent. L'ombre était venu pour eux. Elle devait tout sur son passage. Tout devint clair. Leurs souvenirs affluèrent à la mémoire. Ils se remémorèrent leurs derniers instants. Ils se regardèrent. Nulle tristesse dans leurs regards. Juste une évidence. Amis à la vie à la mort. C'était leur serment. Amis dans la vie, amis dans la mort.

La peur les avait quittés. L'ombre ne pouvait rien leur faire. Elle était l'incarnation de la peur et de la tristesse. Ils devaient l'affronter.

Léa se retourna et vit que l'obscurité avait cessé de progresser. On aurait dit qu'elle attendait.

– Sauvez-vous, lui dit Bastien en souriant. Ne revenez jamais ici. Cet endroit n'est pas pour les vivants.

Elle observa les visages souriants, bredouilla un vague merci, et s'élança vers le rez-de-chaussée. Elle retrouva l'air libre de la cour et situa instantanément Karl qui courait éperdument vers la grille.

Elle s'arrêta, fixa l'intérieur du bâtiment qui était redevenu silencieux, et se dirigea vers son ami. Son ex-ami. Sa décision était bel et bien prise. Elle n'avait rien à faire avec un tel imbécile ! En quelques enjambées, elle rejoignit le lâche qui n'osait même pas la regarder dans les yeux. Penaud d'avoir fait preuve de couardise, il l'aida à grimper la grille.

Là, sur la chaussée, ils recouvrèrent leur calme, savourant le calme de la nuit. Léa jeta un œil à la façade. Rê-

vait-elle ou, à travers l'une des vitres de l'étage, trois garçons la fixaient-elle vraiment ? Elle leur adressa un signe de la main. Les apparitions lui rendirent son salut avant de disparaître sur, elle était certaine de l'avoir vu, un dernier sourire.

Et Karl, pâle comme un mort, avait également vu la même chose qu'elle.

Sa peur ne laissait aucun doute.